

CHRONIQUE

ÉDOUARD GLISSANT



GARIFUNAS A LIVINGSTON (GUATEMALA). LES GARIFUNAS SONT LES DESCENDANTS D'ESCLAVES NOIRS IMPORTÉS D'AFRIQUE, COMME L'ILLUSTRE UNE CARTE PEINTE SUR LE MUR D'UN CAFÉ DE LIVINGSTON (CÔTE CARAÏBE DU GUATEMALA). CETTE SCÈNE, OÙ L'ON VOIT DES GARIFUNAS CHANTER ET DANSER POUR UN PUBLIC FORMÉ DE FEMMES INDIENNES, ILLUSTRE LES PROPOS D'ÉDOUARD GLISSANT, « L'AMÉRIQUE LATINE, LA CARAÏBE, ET LE BRÉSIL, SONT AINSI DES CONSERVATOIRES, DES MICROCLIMATS SPIRITUELS ET RELIGIEUX, OÙ LES ANCIENS DIEUX RETROUVÉS D'AFRIQUE ET LES ANCIENS DIEUX ENGENDRÉS D'AMÉRIQUE ENTRENT EN CONNIVENCE AVEC LE DIEU DES RELIGIONS MÉDITERRANÉENNES » (CLICHÉ : ALAIN MUSSET).

LA LATINITÉ DES AMÉRIQUES

ÉDOUARD GLISSANT*

LES PAYSAGES AMÉRICAINS SONT D'OUVERTURE, d'emportement, et de grand vent. La plus minuscule ravine et les plus immenses canyons s'y rejoignent, de même que les salines les plus réduites et les déserts les plus éclatants. Les pitons des îles font signe aux Andes et aux Sierras. La feuille de ciguë y converse avec le séquoia immémorial. Et nous habitons ces pays. Or, il me semble qu'une des qualités de ces paysages a été d'évacuer la toute-puissance de l'histoire. Les paysages américains n'ont pas monumentalisé une histoire, une conception et/ou une direction de l'histoire. Ils ont multiplié les histoires des peuples qui y habitent. Ce sont des paysages que je dirais « irués », forgeant ainsi un terme qui n'existe pas dans la langue française mais qui me paraît bien correspondre à ces réalités ; ce sont des paysages qu'aucune convention d'histoire ne vient fermer. À leur contact, j'ai appris à distinguer l'Histoire et les histoires des peuples ; j'ai compris que, là où se rejoignent les histoires des peuples, là se finit l'Histoire. Or, ces pays américains orientent aujourd'hui l'histoire du monde, sous la direction du plus puissant d'entre eux. Les États-Unis définissent les courants d'histoire dans le monde, ce qui tend d'ailleurs à camoufler et à obscurcir les histoires des peuples alentour. Une grande part des humanités actuelles vit dès lors sous l'influence de ce mythe contraignant, de cette réalité certes lointaine pourtant terriblement présente, qu'on appelle l'Amérique.

Cependant, une nouvelle dimension de ce continent émerge peu à peu et se dessine pour nous : celle des Amériques. Je voudrais vous confier une expé-

* Poète, philosophe et dramaturge martiniquais. Conférence donnée à l'IHEAL, le vendredi 7 décembre 2001. Propos recueillis par Marie-Laure Basilien-Gainche.

rience qui m'a beaucoup émue. Un propriétaire de Louisiane me faisait visiter sa plantation de canne à sucre située près de Baton Rouge, plantation qu'il avait modernisée puisqu'il employait désormais douze ouvriers seulement, et qu'il disposait de nombreuses machines pour couper la canne. Imaginez donc ces immenses champs de canne, plats, à l'infini ; et imaginez, au milieu de cette immensité, un bois, une petite forêt, une sorte d'énorme coupole. Cette étrange forêt dodue, au milieu de cette immensité plane de cannes à sucre, m'intriguait. Je demandais au propriétaire pourquoi il avait gardé cet endroit. Pudiquement, il me répondit qu'il avait conservé ce bois, parce que c'était l'endroit où l'on enterrait auparavant les gens décédés : c'était l'endroit où l'on jetait les esclaves morts à la tâche.

Depuis, ce champ immense et plat, avec ces quelques arbres tordus et tragiques, est demeuré dans mon esprit, tel un monument incroyable de l'histoire de cette partie des Amériques. Les paysages des pays de notre continent sont en effet les véritables monuments de notre mémoire, en dépit de l'histoire qui s'y est déroulée et des traces qu'elle a laissées. Je peux parler des Sierras Maestras, des villes englouties par les volcans, des lieux où la traite des Noirs s'est perpétuée. Et quand je regarde ces paysages des Amériques – paysages que je dis « irués » –, je contemple les véritables témoins de notre histoire. Un exemple : les esclaves de mon pays habitaient auparavant des cases confinées dans les bas-fonds des ravines, alors que les maisons des maîtres étaient sur les hauteurs ; ainsi, lorsque survenait un cyclone, les torrents de boue emportaient ces cases-là, et ces cases-là seulement. C'est de l'histoire.

Certes, nous ne savons ni où, ni comment, vont se jouer nos avenir, car le monde est imprévisible. Toutefois, l'élargissement de la notion d'Amérique à la réalité des Amériques, et la conscience grandissante que nous avons d'un tel élargissement, confirment certaines de nos intuitions, dans lesquelles nous projetons notre propre perception de la réalité américaine. Cette opinion première passe par le sentiment que ce continent, plus qu'aucune autre partie du monde, a été, depuis plus de quatre siècles, le lieu le plus vivace et le plus extravagant d'une énorme expérience : celle de la mise en contact de presque toutes les cultures connues, de leur répulsion mutuelle et de leur symbiose naissante. Nulle part ailleurs dans le monde, une telle expérience globale n'a été faite. On a donné à cette expérience, à ces rencontres, des noms qui ont varié au gré de la connaissance qu'on en avait : *melting pot* d'abord, métissage ensuite, puis multiculturalisme, créolisation aujourd'hui. Je définis cette dernière comme un processus de métissage interminable dont les résultats sont imprévisibles.

Quand on parle au départ de *melting pot*, on n'engage aucune pensée éthique : chacun peut en effet plonger dans le *melting pot*, tout en se gardant soi-même. Le terme de métissage, qui vient ensuite, est déjà plus compromettant, parce que personne n'accepte volontiers de se métisser : cela m'est apparu quand j'avais 22 ans, suite à la parution de mon livre, *Soleil de la Conscience*, où j'ai employé ce terme pour la première fois ; le mot « métissage » semble donc induire une dimension d'engagement personnel. Et il a fallu du temps pour que cette notion de métissage parvienne à recueillir une commune adhésion. Ne disait-on pas que le métis était un bâtard, et qu'il avait pris le plus mauvais côté de ses métissages ; ne disait-on pas qu'il prenait les vices des Blancs et les vices des Noirs et qu'il ne détenait les vertus ni des uns

ni des autres. Beaucoup de films ont ainsi représenté le Métis comme un traître vicieux incapable d'aimer. Quant à la notion de multiculturalisme qui a suivi, elle est intéressante, parce qu'elle est hypocrite : elle camoufle. Le multiculturalisme ne conduit pas l'un à aller vers l'autre ; il permet à chacun de se donner bonne conscience, quand il ferme sa porte et reste dans son appartement ou sa maison. Les États-Unis nous en fournissent un exemple : les différents groupes ethniques et/ou nationaux (Irlandais, Écossais, Juifs, Nègres, Arabes, Amérindiens) vivent les uns à côté des autres, sans jamais se mélanger, même si, comme il est bien normal, des conflits entre les communautés existent. Il y a donc ces étages : *melting pot*, métissage, multiculturalisme. Il y a aussi ce que j'ai appelé la créolisation, à savoir ce processus de métissage immuable dont les résultats sont imprévisibles.

Si j'ai choisi le terme de créolisation pour désigner ce phénomène, c'est en me référant aux langues créoles. Ces dernières sont faites d'éléments absolument hétérogènes, surtout dans le milieu francophone – en Haïti ou dans les petites Antilles (Martinique, Guadeloupe, Sainte-Lucie, la Dominique, et Trinidad au moment où les Français l'ont occupée). Le langage des marins normands ou bretons se mêle, par une sorte de synthèse mystérieuse, aux syntaxes de l'Afrique sub-saharienne pour donner une langue nouvelle. Cela est d'ailleurs à porter au crédit de la latinité française. En effet, une telle synthèse n'a été possible qu'aux endroits où la langue française occupait le terrain. À ceci, je propose l'explication suivante. Au moment de la colonisation du bassin caraïbe, les langues espagnole et anglaise avaient déjà acquis leur unité organique, alors que la langue française était encore fluctuante, les linguistes ne l'ayant pas encore raffinée. Or, une langue créole est un imprévisible. Il n'était pas prévisible en effet que des esclaves, qui étaient réduits à l'état le plus bas de l'animalité souffrante, et à qui on parlait dans un patois de petit nègre, aient eu le génie de prendre ce patois pour le transformer en une langue d'une poésie extraordinaire. Je signale sur ce point que la plupart des manuels de linguistique commencent à l'heure actuelle par un chapitre sur les langues créoles : on a bien compris qu'il y avait là un phénomène important à étudier. Or, si j'ai présenté une telle description, c'est parce que le monde est aujourd'hui imprévisible, parce qu'il se créolise.

Sur la grande scène du monde, les éléments hétérogènes s'allient et se repoussent, pour finalement générer des sortes de synthèses impossibles à prévoir. Le phénomène de créolisation n'a pas été immédiat ; bien plus, il n'a pas été ni uniforme ni harmonieux. Il a suivi les extrêmes du racisme et de l'extermination : la conquête, les génocides, l'esclavage, les exploitations de type colonial ou social. Il demeure encore inaccompli aux États-Unis. Néanmoins, dans d'autres endroits des Amériques, tels que la Caraïbe et le Brésil, la créolisation avance, en dépit de persistants préjugés de couleurs et de races. C'est en cela que le terme des Amériques trouve pleinement son sens. Nous pouvons rêver les Amériques, de même que les migrants qui souffraient dans leur pays ont rêvé l'Amérique.

Nous pouvons rêver les Amériques parce que, sur la carte identitaire du monde où les massacres tribaux, les purifications ethniques, les intolérances religieuses multiplient les nappes rouges, la Caraïbe est une zone bleue. En effet, elle fait depuis trois siècles l'expérience du métissage d'abord, de la créolisation ensuite, selon un trajet lent de sortie de l'oppression et de la victimisation.

Il est inconcevable que l'une des communautés du monde présentes dans la Caraïbe puisse engendrer l'horreur de la purification ethnique. Aussi l'élargissement de la notion d'Amérique à la réalité des Amériques est-il non seulement une ouverture pour nous, mais également un moyen de mieux considérer notre avenir. Cela ne veut pas dire que l'Amérique latine sait seulement maintenant qu'elle existe : comme la Caraïbe et le Brésil, elle existe et elle souffre depuis très longtemps. Mais cela veut dire que nous sentons aujourd'hui que cette partie des Amériques est indispensable à la vie du monde. Les derniers événements montrent d'ailleurs que l'espoir est là, dans le surgissement à la conscience publique et à la conscience internationale, de ces pays qui ne sont pas des forces de l'unique et de l'exclusion, mais bien des forces de la participation et de la créolisation.

Le peuplement des Amériques s'est effectué selon trois modes principaux. Le premier est celui des migrants du *Mayflower*, qui sont arrivés avec leurs canons, leurs fonderies, leurs semences. Ces migrants-là représentent le modèle du migrant armé, modèle qui a ouvert des perspectives imposées par la passion puritaine – nous le supposons – et qui a consacré un capitalisme pur et dur, légitimé par la croyance dans la sanction d'un dieu de sélection. Le second mode que je discerne est celui des migrants familiaux, débarqués avec leurs cantines et leurs images de leur pays d'origine. Il s'agit de migrants domestiques, qui ont permis le développement du capitalisme marchant pour la masse des travailleurs du continent, masse qui résiste d'ailleurs difficilement au capitalisme premier, au capitalisme industriel des États-Unis. Et il existe un troisième mode de peuplement : celui des Africains déportés en esclavage dans ce Nouveau Monde par une pratique, dont il faudra bien considérer par-delà les non-dits et les silences ravageurs, qu'elle a constitué un crime contre l'humanité. Ce migrant, qui s'est vu dépossédé par la traite de ses langues, de ses dieux, de ses objets quotidiens, est un migrant nu : il n'arrive ni avec ses armes, ni avec sa famille. C'est pourquoi il sera le plus engagé dans les avancées de la créolisation et de ses imprévisibles. Le jazz en est une illustration : il était imprévisible que les esclaves du Sud des États-Unis puissent produire un art valable pour tous.

Et les musiques de la Caraïbe, du Brésil, de l'Amérique latine sont des imprévisibles, elles-aussi. C'est pourquoi l'on peut dire que l'africanité rayonne. Or, nous ne pouvons pas parler de la latinité dans les Amériques, si nous ne parlons pas de l'africanité. Ainsi que les anthropologues l'ont précisé, la carte des Amériques comprend une Mésio-América (les pays andins et les nations autochtones), une Euro-América (USA et Canada), et une Néo-América (l'Amérique créole que l'on trouve dans la Caraïbe et au Brésil). Les rapports entre ces trois Amériques, qui se sont imbriquées et qui se sont détruites, rythment l'histoire du continent. Aux États-Unis, l'Euro-América a massacré la Mésio-América, au point de la faire pratiquement disparaître. Au Mexique, la Néo-América créole, qui est incarnée par l'établissement mexicain, rencontre en ce moment des problèmes avec la Mésio-América, qui est représentée par les Indiens du Chiapas. Au Brésil, la société créole se voit également confrontée à la question fondamentale de l'extermination de la Mésio-América, autrement dit des Indiens d'Amazonie. Certes, l'Amérique latine connaît donc des mouvements de lutte entre ces trois Amériques ; pourtant, elle s'affirme com-

me le creuset principal des interactions de cette Méso-América, de cette Euro-América, et de cette Néo-América.

Le renforcement actuel de l'idée de latinité corrobore l'émergence de cette Amérique latine, tant dans son importance que dans sa fécondité. L'Amérique latine manquait à elle-même. Certes, elle était là : elle agissait, elle souffrait. Mais elle manquait à elle-même en tant que conscience de soi, en tant que globalité et unité. Or, c'est une telle prise de conscience de soi qui commence à s'opérer. Cette émergence de la latinité ne saurait cependant pas être considérée comme une réaction élémentaire à l'hégémonie du monde anglo-américain, lequel a enfanté les Amériques du Nord. Si tel était le cas, on serait alors au bout de nos rêves, de nos possibilités. Ceci ne doit pas être une contre-action, mais un épanouissement. Il s'agit de la contribution civilisationnelle à l'élargissement des Amériques. En ce sens, la latinité semble être inséparable de la poussée de créolisation dont elle est une des constituantes ; elle ne se conçoit pas comme une nouvelle idéologie culturelle, mais comme une occasion précieuse de l'expression des possibles.

Un point de cette latinité américaine, apparemment secondaire, me paraît suffisamment décisif pour être souligné ici : celui de son évidence baroque. Le baroque a été une réaction à la Réforme ; et le baroque américain s'oppose au puritanisme nord-américain. On observe en effet une prolifération des modes de pensée et des ordres de représentation, qui outrepassent les frontières d'un dogme, par essence porteur d'une uniformisation paralysante et totalitaire. L'Amérique latine, la Caraïbe, et le Brésil, sont ainsi des conservatoires, des microclimats spirituels et religieux, où les anciens dieux retrouvés d'Afrique et les anciens dieux engendrés d'Amérique entrent en connivence avec le dieu des religions méditerranéennes. On a le plus souvent tenté de démoniser ces lieux de rencontre et ces essais de reculturation. Pourtant, il faut nous souvenir que la latinité européenne, qui a parfait la vision du dieu un et jaloux, fut aussi possédée obscurément d'un polythéisme originel, lequel a subsisté jusque dans les récits du cycle du Graal. Il faut dire que les fêtes saturnales de Rome n'étaient pas loin de préfigurer les carnavals des Amériques du Sud actuelles. Dans la Caraïbe, le Brésil, et l'Amérique latine, il s'opère donc une poussée baroque qui m'apparaît civilisationnellement importante, en ce qu'elle vient contre-balancer la poussée puritaine du Nord. Il y a là une force panthéiste, une force de créolisation. Car les habitants des Amériques vivent la multiplicité des identités-relations, que nous opposons désormais aux identités à racines fixes. Ils partagent leurs paysages de créolisation.